

**LEON DESCHAMPS**  
**1863-1899**

Fondateur de la revue littéraire *La Plume*



*Portrait-charge de M. LÉON DESCHAMPS, Directeur de la Plume,  
dessin de M. WIDHOFF.*

**Biographie de Léon Deschamps**  
**Homme de lettres**

Né le 1er octobre 1863 à Sauzé-Vaussais  
Décédé le 29 décembre 1999 à Paris.



Ducourtieux et Hüllard sc.

LÉON DESCHAMPS.



M. Léon Deschamps, directeur de « La Plume ».

*Léon Deschamps*

*« Le paysan avait fléchi les jambes, écarté ses bras, comme pour embrasser amoureusement la plaine qui se couchait devant lui, pareille à une bête fauve, avec les couleurs rousses de ses récoltes d'automne. Son regard attendri contemplait cette maîtresse inassouvie qui s'offrait toujours sans se jamais donner complètement. Pourtant, ses baisers, à lui, étaient impuissants avec elle ; il fallait que l'autre, le soleil, vint compléter la procréation commencée. Et l'œil du paysan se levait vers l'astre mourant, qu'une saison de baisers avait achevé, le remerciant intérieurement de son concours désintéressé. » (Léon Deschamps, le Village, 1888.)*



2. - SAUZÉ-VAUSSAIS (Deux-Sèvres). - Grande Rue

**RUE  
de LIMAGE**

**RUE  
Léon DESCHAMPS**

**IMPASSE  
DE LA PLUME**

## LÉON DESCHAMPS (1873-1899)

### *Biographie*

Léon Deschamps est membre du « club des artistes poitevins du sud Deux-Sèvres » partis tenter leur chance à Paris, ou ailleurs. Tous étaient doués, talentueux... Citons l'ombromane antipodiste international Chassinio, né à Loubillé dans le canton de Chef-Boutonne ; Yves Rabault, dit le chantre poitevin, né à Marigny près de Niort. Contemporain de Célestin Guérineau, de Loubillé, auteur de cartes postales en patois et fin observateur de la vie paysanne. Quarante ans plus tard, Marffa la Corse, née à Montalembert au canton de Sauzé-Vaussais s'élance vers une carrière internationale de dompteuse de fauves... Léon Deschamps est de même le « pays » d'Auguste Gaud, fabuleux poète né à Chef-Boutonne ; le voisin de Marc Mouclier, né à Aigre en Charente, qui collabora par le texte et le dessin à la *Plume*. Léon Deschamps était entouré d'un jeune ami, Alix Jean, fils d'un bourrelier de Sauzé-Vaussais, né le 5 janvier 1857, d'où la biographie de son *Pays* dans son discours aux obsèques.

Léon Charles Deschamps naît le 1er octobre 1863 à 11 heures du soir à Limage, hameau étalé à l'entrée de Sauzé-Vaussais près de la route de Limoges. Son père, Hilaire Jacques Deschamps (1834-1901), cultivateur et cuisinier, est originaire de Pouffonds près de Melle ; sa mère, cultivatrice, Anne Maret (1841-1904) est née à Sauzé-Vaussais où le couple s'unit le 24 novembre 1862. Léon est l'aîné de la famille devant Philippe (1865), Marie Amélie (1867), Louise Madeleine (1871), Apollon Gustave (1874), Angéline (1877), Omer (1883), et Marcellin (1890).

En 1866 Hilaire Deschamps, cuisinier, réside à la Barre de Sauzé-Vaussais ; en 1872 il est journalier ; en 1876 cultivateur à Limage ; en 1883 cuisinier... - selon l'officier d'état-civil. Puis il vit à Vaussais.

En 1876, Léon, 13 ans, vit chez ses grands-parents, Joseph Maret, 67 ans, et Anne Surault, 70 ans, cultivateurs à Vaussais. Il quitte l'école à la fin des études primaires et travaille aux côtés de son père.

En 1877, il a tout juste 14 ans ; avec l'accord de son père et l'appui de son grand-père, il file à Poitiers où il se fera apprenti cuisinier à l'hôtel du Palais. Il y séjourne un an : une année d'études, le soir, après le travail.

En 1878, à quinze ans, il s'installe à Paris où il prépare et réussit le concours de secrétaire de commissaire de Police. Léopold Goirand, futur député républicain des Deux-Sèvres, fera entrer son « pays » à La Gazette du Palais qu'il avait fondée en 1881. Léon place de nouveaux exemplaires. Cet emploi modeste lui permet de côtoyer des journalistes et dénicher quelques relations importantes.

Il se fait romancier et poète publiant quelques ouvrages à compte d'auteur, dont *Le Village* en 1888, puis il fonde la revue littéraire *La Plume* dont le premier numéro paraît le 15 avril 1889.

Durant 10 années il fera de cette remarquable revue le fer de lance du mouvement symboliste. Il lance en parallèle une maison d'édition, 31, rue Bonaparte, aux bureaux de *La Plume*, la bibliothèque artistique et littéraire qui publiera Laurent Tailhade, Henry Becque, Fernand Clerget, Hugues Rebell, Maurice Du Plessys, Louis Dumur, Jean Moréas, Charles Louis-Philippe, Ernest Raynaud, Adolphe Retté, Paul Verlaine, etc.

Initiateur des fameux *Dîners de La Plume*, il sera également le fondateur du *Salon des Cent*, où les peintres inconnus pouvaient accrocher leurs toiles parmi celles des célébrités du moment.

Adhérent à la *Ligue de la Patrie française* dès sa fondation, l'homme de lettres meurt subitement des suites d'un érysipèle de la face, le 29 décembre 1899 à Paris, 31 rue Bonaparte. Il sera inhumé à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), ville de naissance de son épouse, Claire Anna Rosa Grigny qui se remariera à Paris, d'abord en 1902, puis en 1916.

Léon Deschamps a épousé à Boulogne-sur-Mer, le 27 septembre 1892, Claire Anna Rosa Grigny, sans profession, née le 28 septembre 1873 : c'était la fille de Charles François Joseph Grigny (dcd 4 juin 1891), cafetier, et de Rosa Marie Joseph Rogier. Le 10 novembre 1893, le couple, domicilié au 110 Rue de Bièvre, donnera naissance à une fille, Charlotte Aurélie Claire. Laquelle épousera avec Charles Jacques Tadert le 9 juin 1934 à Saint-Raphaël dans le Var.

## GENEALOGIE SIMPLIFIEE

Les ancêtres paternels de Léon Deschamps sont paysans ; ils se déplacent au gré des opportunités de ferme en ferme au sud de Melle. Ils épouseront des femmes de leur condition : des paysannes.

**Jacques Deschamps**, né le 26 juin 1756 à Saint-Génard, décédé le 26 avril 1808 à Tillou, à l'âge de 51 ans. Il a épousé le 1er février 1785 à Sompt, Marie Arnaud, née en 1765, décédée le 27 juin 1803 à Tillou, à l'âge de 38 ans. Ils eurent :

Louise Deschamps en 1787 ;  
François Deschamps en 1791  
Louis Deschamps en 1800 qui suit.

**Louis Deschamps**, né le 12 janvier 1800 à Tillou, décédé le 3 septembre 1878 à Sauzé-Vaussais, à l'âge de 78 ans. Il a épousé le 13 septembre 1830 à Paizay-le-Tort, Jeanne Madier, née le 15 août 1805 à Paizay-le-Tort, décédée le 17 mai 1877 à Sauzé-Vaussais à l'âge de 71 ans. Ils eurent :

Charles Deschamps en 1831 ;  
Hilaire Charles Deschamps, qui suit ;  
Henri Louis Deschamps en 1842 ;  
Philippe Deschamps 1847.

**Hilaire Charles Deschamps**, né le 12 janvier 1834 à Pouffonds, décédé le 20 février 1901 à Sauzé-Vaussais, à l'âge de 67 ans. Il a épousé Anne Florence Maret, née le 1er décembre 1841 à Sauzé-Vaussais (fille de Joseph Marret, cultivateur et d'Anne Surrault, agricultrice) et qui décède le 19 novembre 1904 à Sauzé-Vaussais à l'âge de 62 ans. Ils eurent :

Léon Charles Deschamps qui suit ;  
Philippe Deschamps en 1865 ;  
Marie Amélie Deschamps en 1867 ;  
Madeleine Deschamps en 1871 ;  
Apollon Gustave Deschamps en 1874 ;  
Angelina Deschamps en 1877 ;  
Omer Deschamps en 1883 ;  
Marcellin Émile Deschamps en 1890.

**Léon Charles Deschamps** est né le 1er octobre 1863 à Sauzé-Vaussais, et décédé le 28 décembre 1899 à Paris, à l'âge de 36 ans. IL a épousé à Boulogne-sur-Mer le 27 septembre 1892, Claire Anna Rosa Grigny, sans profession, née le 28 septembre 1873 : c'était la fille de Charles François Joseph Grigny (dcd 4 juin 1891), cafetier, et de Rosa Marie Joseph Rogier. Ils eurent :

Charlotte Aurélie Claire Deschamps, née le 10 novembre 1893 à Paris, 110 Rue de Bièvre. Elle épouse Charles Jacques Tadert le 9 juin 1934 à Saint-Raphaël dans le Var.

Léon Deschamps ne semble pas avoir servi sous les drapeaux. Sauf erreur, car il ne figure pas sur la liste des conscrits de 1883 des Deux-Sèvres, ni sur celles de la Vienne ou de la Seine. En 1883, c'est la loi Cissey du 27 juillet 1872, qui fait que le service national est obligatoire et dure 5 ans, ou de 6 mois à 1 an, toujours selon la méthode du tirage au sort. Peut-être avait-il tiré un bon numéro, où bénéficiait-il d'une exemption...

## ALIX JEAN

Grâce au fils d'un bourrelier cafetier dans la Grand'Rue à Sauzé-Vaussais, Alix Jean, ami et collaborateur de Léon Deschamps, nous disposons d'une biographie bien renseignée.

**Alix Stéphany Olivie Gabriel Jean**, est né à Sauzé-Vaussais le 5 janvier 1857 de Gabriel Jean, bourrelier à Sauzé et âgé de 28 ans, et de Ursule Marte Adéline Audouin, âgée de 20 ans. Gabriel Jean, né le 28 janvier 1828, est le fils de Gabriel Jean, bourrelier à Sauzé et âgé de 26 ans, et de Marie Olive Pineau. Il ne figure pas sur la liste matricule des Deux-Sèvres pour la classe 1877.

N° 252, 15 Octobre 1899. — Prix : 60 centimes



# LA PLUÏE



Ont collaboré à ce numéro : M<sup>rs</sup>. JEAN MOREAS, ADOLPHE RIVIÈRE, ELIAS BOIS, ARMAND BOLLACQUIS,  
LIAN RENK, HENRY DUBOIS, PAUL-REIGNONSEL, GREGOIRE ROUSSET, SUZET, JOSEPH-CAS-  
TELLE, V. RYÈ, EVANGELIS RAMONOSKI, VACUIS.



(1<sup>er</sup> AVRIL 1889)

### **Nécrologie de Léon Deschamps (1863-1899)**

*« Léon Deschamps, qui fut fondateur de La Plume et qui la dirigea pendant dix ans, vient de mourir. Les récentes générations littéraires ne peuvent que garder un souvenir ému de l'aimable camarade qui, parmi les premiers, contribua à canaliser les efforts de jeunes gens qu'unissaient certaines passions communes et un même souci d'art plus digne et plus haut. L'activité de Léon Deschamps et son dévouement à l'œuvre entreprise ont largement contribué au succès de quelques-unes de nos idées et de quelques-uns des nôtres. Il faut, en gratitude, parer de sincères regrets sa mémoire.*

*Personnellement, il publia trois volumes, dont un livre de vers : A la Gueule du Monstre, et un roman : Le Village. Mais il n'attachait pas grande importance à ces productions, ayant compris que son rôle était plutôt celui d'un homme d'action que d'un écrivain.*

*Nous regrettons sincèrement le confrère et l'ami, et nous envoyons à sa famille nos vives condoléances. » (Mercure de France, février 1900, p. 571-572.)*

# LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

NUMÉRO 257

1<sup>er</sup> JANVIER 1900.

*Nous avons la profonde douleur de faire part à tous nos amis de la mort presque subite de notre Directeur Rédacteur en chef*

## LÉON DESCHAMPS

*décédé en sa 36<sup>e</sup> année, le 28 Décembre 1899, à midi 1/4, des suites d'un érysipèle de la face.*

*Jusqu'au dernier instant nous avons conservé le ferme espoir de le garder parmi nous dans toute sa force et dans toute sa vaillance, sa santé vigoureuse ayant paru, à deux reprises, triompher du mal.*

LA PLUME.

---

Un Numéro spécial sera consacré à la mémoire de notre Directeur Rédacteur en chef.

*La Plume* continue sa publication, sans interruption, avec le programme d'entière liberté qu'avait toujours appliqué son regretté fondateur LÉON DESCHAMPS.

## DISCOURS DE M. ALIX JEAN

Il y a quelques jours seulement, au dîner Paul Adam, où nous avait conviés Léon Deschamps, nous reprenions la série de ces réunions qui avaient été, au début, le grand succès de la *Plume*, et que n'avaient pas dédaigné de présider les plus célèbres écrivains de Paris. Aujourd'hui, le cœur plein de deuil, nous conduisons notre ami à sa demeure dernière.

De tant de jeunesse, - il s'en va à trente-six ans, - de tant de vaillance et d'espoir, il ne reste qu'un souvenir. Mais ce souvenir a la valeur d'un enseignement. L'homme que la mort a terrassé si vite était un puissant et courageux lutteur. De la première minute à la dernière, sa vie a été un combat, affronté sans peur et poursuivi sans reproche. Nul mieux que moi peut-être n'en a connu et ne peut vous en dire les péripéties, car l'un et l'autre nous étions nés dans la même commune poitevine, à Sauzé-Vaussais ; je n'ai jamais cessé d'être son ami, et souvent son confident. Dans les dernières années de sa vie, il est bien peu de ses tristesses et de ses joies qui n'aient été dans une certaine mesure mes tristesses et mes joies.

Aussi, en lui adressant aujourd'hui un dernier adieu, est-ce bien plus l'ami qui parle que celui qui, sur ses pressantes instances, a consenti à devenir l'un des administrateurs de la *Plume*.

Les origines de Léon Deschamps ont été très humbles, et il était fier de cette humilité. La réputation de probité de son père, modeste cuisinier de campagne, constituait à ses yeux le plus glorieux des parchemins. Il aimait à dire qu'il n'avait jamais fréquenté d'autre école que celle de notre petit village de Sauzé-Vaussais. Il avait été, en effet, son propre instituteur. Les premiers rêves de littérature et d'art, il les avait faits non sur les bancs du lycée ou dans une chambre d'étudiant, mais devant les fourneaux d'une cuisine, employé aux plus humbles services.

Pourtant, à quatorze ans, il avait déjà conçu un plan d'avenir, et il écrivait directement à Gambetta, dont le talent oratoire avait enthousiasmé sa jeune imagination, pour lui faire part de son vif désir de venir à Paris. Gambetta, séduit par le sérieux de la lettre, et devinant déjà son talent naissant, l'engageait à suivre son inclination, et lui promettait son appui. Son père, qui considérait ce projet comme une chimère, s'y opposa tout d'abord. Mais un jour que tous deux étaient au travail, dans leur vigne, et que les sollicitations du jeune homme devenaient plus pressantes, le père céda enfin : « *Va, dit-il, trouver ton grand-père, et puisqu'il ne sait rien te refuser, décidez ensemble ce que vous voudrez.* » Et le grand-père, qui partageait l'enthousiasme de l'enfant, consent à le laisser partir et lui donne 50 francs, auxquels il ajoute quelques conseils pratiques. Muni de ce viatique, Léon Deschamps se rend à Poitiers, à l'hôtel du Palais, où on l'engage comme apprenti cuisinier.

Il y reste un an, et, tout en accomplissant sa tâche d'une manière satisfaisante, continue à poursuivre le rêve qu'il avait formé de s'instruire, et de gagner l'argent nécessaire au voyage tant désiré. Il fait des économies. Le soir, dans sa mansarde, sous les combles, après une journée de rude labeur, il étudie. Sa grande joie est de lire. D'instinct, il va droit aux maîtres de la pensée et du génie. Corneille, Jean-Jacques, Hugo, Goethe, lui deviennent familiers ; Shakespeare surtout l'enthousiasme ; il est tout pénétré et tout vibrant de cette poésie où circulent à flots l'imagination et la vie.

A quinze ans, son rêve se réalise en partie. Léon Deschamps vient à Paris. Mais sa condition modeste ne s'est pas modifiée, et son vif désir est d'en sortir pour s'élever plus haut. Il prépare les examens d'admission au poste de secrétaire de commissaire de police, et les subit avec succès en 1883. D'ailleurs, il n'exerça jamais ces fonctions, dont ses goûts artistiques se fussent, sans doute, assez mal accommodés. A la même époque un cruel déboire vient l'éprouver. Péniblement, sou à sou, il avait amassé 4 000 francs d'économies. Or voilà qu'un jour cette petite fortune disparaît avec le banquier auquel il l'avait confiée. Ce fut tout d'abord un immense désespoir. Celui qui l'a causé en a-t-il jamais eu connaissance ? Je ne sais. Ces financiers, hypnotisés par l'or, en quête chaque jour de la combinaison inédite qui les enrichira de l'épargne douloureuse d'autrui, et sur la ruine de braves gens édifiera le scandale de leur fortune, ignorent sans doute certains troubles de conscience. Quoi qu'il en soit, Deschamps, se redressant avec une vaillance nouvelle contre cette injustice du sort, n'abandonna aucune de ses ambitions ; et le désir d'une situation sociale supérieure continuait à le poursuivre, quand un hasard heureux vint le servir. Un jour son père, qui était venu le voir, rencontre fortuitement un de ses compatriotes, M. Goirand, député, actionnaire principal de la *Gazette du Palais*, et lui parle de son fils.

M. Goirand, intéressé par les débuts originaux du jeune homme, le fait venir, et après quelques

instants d'entretien pendant lesquels il n'a pas de peine à se convaincre de sa vive intelligence, le fait entrer à la Gazette du Palais. On charge Léon Deschamps du placement des ouvrages de droit dans la clientèle : le futur littérateur, avant de faire des livres, apprend à en vendre. Alors, à la faveur du contact avec un journal judiciaire dont on le croit volontiers un rédacteur, il se crée dans la presse des relations, que lui facilite encore la cordialité sympathique de sa nature. Bientôt on imprime ses articles dans quelques journaux.

Ces premiers succès accroissent sa juste confiance en l'avenir, et il conçoit le projet de publier un volume de poésies. Mais alors se dressent devant lui les obstacles que rencontrent malheureusement trop souvent nos jeunes littérateurs. Il frappe à la porte d'un grand nombre d'éditeurs ; mais chacun d'eux, mis en défiance par sa trop grande jeunesse, sans prendre la peine d'examiner le manuscrit, l'éconduit poliment. Pourtant il en trouve un, M. Dupret, qui consent à l'imprimer moyennant le versement préalable de 1 500 francs, somme plus que suffisante pour couvrir tous les frais.

Mais ces 1 500 francs, il ne les avait pas, et lui-même, dans une de ses poésies, *Souvenance*, nous explique sa détresse à ce moment. Je tiens à vous en citer quelques vers.

*Qui je suis? - Tout là-bas au fond des Gobelins,  
Perché dans un grenier dont les hôtes sont pleins  
De ce problème ardu : se nourrir de sardine,  
De pain noir, de salade, et le soir, - quand on dîne, -  
Varier le menu pour y mettre les ors  
Qui rutilent, brillants, au dos des harengs saurs ;  
Arroser tout cela, sans redouter la fièvre,  
D'un vieux cru parfumé récolté dans la Bièvre.*

Heureusement, à quelque temps de là, le hasard met sur sa route le bienfaiteur si ardemment désiré, René Ponsard. Alors, en 1886, son premier ouvrage : *A la Gueule du Monstre*, est publié ; et le début, que voici, atteste la grande énergie de l'auteur :

*Dans l'arène de l'art, je m'apprête à descendre,  
Gueule énorme, public, il me faut te dompter :  
Dévore ma pensée ; engloutis sans compter.  
Mon œuvre, incessamment, renaîtra de sa cendre.*

Ces premiers obstacles ne découragent pas Léon Deschamps. Obstinément fidèle à ses goûts de littérature et d'art, il fait paraître l'année suivante, en 1887, un recueil de récits tantôt tragiques, tantôt badins, les *Contes à Sylvie*, et un an après, en 1888, un roman où il étudie les mœurs paysannes avec une finesse subtile de psychologue, *le Village*.

Deschamps, qui venait d'éprouver la difficulté des débuts littéraires, avait conçu, dès 1886, l'ardent désir d'aplanir pour les jeunes la route qui avait été pour lui si pénible. De là, l'idée de *la Plume*. La mansarde du n° 36 du boulevard Arago, qu'il a si bien décrite, en fut le berceau. Mais l'argent manquait encore, et il fallut le gagner. Aussi le premier numéro ne parut-il qu'en 1889, le 15 avril. Dans la pensée de Léon Deschamps, cette revue devait avoir pour but unique d'assurer la publicité aux œuvres des débutants ; et le talent, sans distinction de genres ni d'écoles, devait seul y conférer le droit de cité. « Quelle est donc la feuille, disait la Rédaction dans l'exposé de son programme, qui ne soit pas inféodée à un groupe, à une opinion, à une personnalité ? Laquelle peut dire qu'elle ne tend qu'à vulgariser les œuvres dues à la plume des inconnus de talent ?... Que les jeunes viennent à nous sans crainte : ils n'auront pas à redouter la fameuse invite de passer à la caisse, - pour faire ce que l'on sait, - si en honneur parmi tous les forbans qui se réclament journallement de l'art et de la littérature. »

La publicité, en effet, est la condition essentielle du succès des jeunes. Les lecteurs, dont la curiosité moutonnière va seulement à quelques auteurs célèbres, ignorent les autres, ou, s'ils connaissent leurs noms, ne prennent pas la peine d'examiner leurs œuvres. Ils nourrissent une défiance secrète contre les pages que la toute-puissance capricieuse de la vogue n'a pas consacrées. L'éditeur, obligé de compter avec cette défiance, est peu accueillant aux nouveaux venus ; et les débutants que talonne la nécessité quotidienne de vivre, abandonnent souvent la lutte où l'espérance de la victoire a cessé de

leur sourire. On dirait malaisément combien de poètes, de romanciers ou d'artistes, dont la plume ou le pinceau étaient pleins de promesses, se sont vus arrêtés net dans leur essor faute d'avoir été mis en évidence et désignés à l'attention du public.

Voilà quelles ont été la vie et l'œuvre de Léon Deschamps. Malgré tant de déceptions et d'obstacles rencontrés sur son chemin, son honnêteté n'avait jamais failli. Il avait connu la misère et ses privations les plus dures ; mais il n'en reste pas moins le parfait honnête homme que nous savons tous. *Toujours tout droit*, telle était sa devise, sa fière règle de conduite, qu'il a inscrite au frontispice de ses ouvrages, et qui peint bien la profonde rectitude morale et la franchise de sa nature sans détours. Sa bonté ne le cédait pas à son honnêteté. Depuis le moment où il a pu gagner quelque argent jusqu'aux derniers jours de sa vie, sa préoccupation constante a été de s'enquérir si les siens étaient dans la nécessité et avaient besoin de son aide. Souvent et spontanément, il a pris sur ses économies de quoi secourir ses frères et sœurs dans la gêne. Lorsque son père ou sa mère lui donnaient l'assurance que rien ne leur manquait, son affection filiale s'obstinait à voir dans cette affirmation un délicat mensonge, et il ne cessait d'insister tant que son offre n'avait pas été acceptée : « *Prenez, disait-il ; on a toujours besoin d'argent.* »

L'homme qui possédait tant de belles qualités était digne de connaître enfin les joies de l'existence. Il lui fut donné de les éprouver dans les dernières années de sa vie.

En 1892, il contractait un mariage qu'il avait ardemment désiré, et lui permettait de goûter les joies du foyer conjugal. De cette union une fille [Charlotte] lui est née, et tous ceux qui ont connu Léon Deschamps savent de quelle délicate tendresse il entourait sa femme et son enfant. En même temps le succès de la Plume s'affirmait. La fortune enfin commençait à lui sourire. C'est à ce moment que la mort est venue le frapper.

Il nous appartient maintenant, Messieurs, de continuer l'effort si bien commencé. Il faut que la Plume, s'inspirant des traditions de Deschamps, poursuive et amplifie son œuvre d'assistance et d'émulation des jeunes talents. Nous rendrons ainsi un ultime hommage à la mémoire de celui que nous pleurons aujourd'hui, car il aimait d'une tendresse passionnée cette Revue, et une des dernières tristesses de sa vie, pourtant si féconde en déceptions, aura été de se voir partir sans pouvoir assister à l'épanouissement complet de l'œuvre entreprise. Une pensée cependant l'aura consolé, comme elle consolera la veuve, et plus tard l'enfant que notre affection et notre dévouement n'abandonneront pas : c'est qu'il fut l'initiateur et le metteur en œuvre de l'idée première.

Adieu, Deschamps, au nom de ta veuve éplorée, au nom de ta chère enfant, au nom de ton vieux père et de ta vieille mère, que tu as entourés d'une tendresse si touchante, au nom de tes frères et sœurs dont tu as été le soutien, et aussi au nom de notre vieille amitié,

Adieu ; repose en paix !



## A PROPOS DE LEON DESCHAMPS

La mort, une fois de plus, vient requérir ma plume. Je ne pensais pas que Léon Deschamps dût suivre au tombeau de si près Léon Dequillebecq, son ancien secrétaire de rédaction. Il tombe foudroyé en pleine jeunesse, en pleine fougue de travail, d'un coup si imprévu que je ne puis trouver de parole à la mesure de mon étonnement. La dernière fois que j'ai vu Deschamps, il exultait de joie et de santé. L'année lui avait été favorable. Les affiches s'enlevaient. Il ne comptait plus ses succès de librairie. Deux livres au moins, *Les Stances* et *la Tour d'Ivoire* avaient réussi au delà de ses espérances. Il venait de reprendre avec éclat la série de ses banquets. Il voyait poindre enfin, après les années d'incertitude et de lutte, l'auréole de la fortune. Il vibrait d'enthousiasme. Goûtez un peu l'ivresse que respirent ses dernières lignes. Il s'écriait : *L'Art triomphe une fois de plus !*

*L'art pur, l'art sans compromissions, sans étiquette de chapelle ; l'art au service de la souveraine Beauté ; il parlait de haines à jamais abolies, de consciences haussées à la divinité* et il concluait :

Nous voilà prêts à fêter au prochain banquet la poésie personnifiée cette fois par Jean Moréas, le plus pur, le plus haut et le plus désintéressé des poètes.

Je lisais ces lignes de Léon Deschamps, lorsqu'un télégramme brutalement m'asséna, en coup de massue, la nouvelle de sa mort. Je ne voulais pas y croire. J'entendais encore à mes oreilles le bruit amical de sa voix et son bon franc rire, indice d'une conscience pure. Je courus aux nouvelles. On précisait : un chaud et froid contracté à la sortie d'une des séances de la Haute Cour ; un érysipèle de la face ; trois jours de maladie, de cauchemars, de fièvre délirante, puis soudain le réveil d'une conscience abolie, un regard douloureux qui se reprend et qui jette une dernière lueur consciente sur les êtres chers qui vous entourent comme pour leur demander pardon de les quitter ; des mains hâtivement pressées dans la chaleur d'une rapide étreinte, d'un adieu suprême, puis la tête qui retombe... et... plus rien ! que le silence et le néant.

Tandis qu'on me faisait ce récit, je commentais en moi-même la stupidité du destin qui épargne tant d'octogénaires paralytiques, tant de ruines humaines et qui arrache, tout à coup, un homme vigoureux, à sa famille, à ses amis, à ses travaux.

Le poète Maurice du Plessys aurait-il raison de blasphémer les dieux et de dire qu'Apollon persécute les siens à la mesure de leur amour ? Il ne les élèverait que pour proportionner à la hauteur des bonds la profondeur des chutes.

Dans la boue il leur fait d'iniques funérailles.

Et en effet la boue n'a pas manqué aux obsèques de Léon Deschamps. Je n'oublierai pas cette sinistre journée d'hiver, sombre, pluvieuse et froide, où le vent hurlait de si lamentable façon.

\*

\* \*

On avait exposé le corps dans le hall de la *Plume*, parmi les tableaux de la dernière exposition. *Les Hâleurs* de Gottlob, *les Parisiennes* d'Henri Boutet, *les Pyrotechnies savantes* d'Henry de Groux, *les Quiétudes rustiques* de Maglin, tout un rayonnement d'art protestait contre l'envahissement des draperies noires. Ces hautes tentures dévoraient jusqu'au jour du bureau de rédaction, où j'ai peine à distinguer deux silhouettes noires et prostrées. C'est à la voix seule que je reconnais Aurélien Scholl et Paul Adam. Ils ont tenu à être les premiers à la peine, comme il y a quelques jours, au banquet, ils avaient été les premiers à l'honneur. Paul-Redonnel circule, affairé, dans le désarroi des choses. Le désordre des papiers épars sur le bureau atteste que la vie y fut, brusquement suspendue. Le facteur entre et jette un paquet de lettres portant la suscription Léon Deschamps ; cruelle ironie, témoignage de la fragilité des choses que ces lettres écrites d'hier et qui déjà arrivent trop tard.

Il pleut. Des ombres traversent rapidement la cour inondée et viennent échouer dans le couloir avec un froissement d'étoffes mouillées, un bruit sec de parapluies refermés brusquement. Le couloir trop étroit est bientôt obstrué. L'entassement des gens chasse ce qui reste de jour, et c'est une nuit lugubre où il me semble voir gesticuler des fantômes. Tout à coup, un remous violent sépare la foule. On s'écarte pour laisser passer une masse noire que des femmes soutiennent ; c'est la veuve secouée

de sanglots, que l'on transporte au fond du hall, et que la barbarie du protocole force à recevoir les poignées de main et les paroles de condoléances, comme si elle avait encore la conscience des choses et la possession d'elle-même.

Échouée sur une chaise, elle ne voit plus, elle n'entend plus. Un tremblement convulsif agite ses mains et ses lèvres, et, cassée en deux, elle reste, abimée et solitaire, au fond de son immense douleur.

Le hall s'emplit de faces pâles, aux yeux rougis, aux lèvres contractées. Il n'y a ici que des amis sincèrement émus, venus avec la conscience de remplir un dernier devoir. Les professionnels d'enterrements se sont abstenus. Il n'y a pas de reporters. Il n'y aura pas de réclame.

La toiture vitrée craque et gémit sous la force du vent. Une trombe d'eau s'abat avec un bruit formidable. On plaint ceux des assistants qui vont être obligés de tenir les cordons du poêle et d'affronter la rafale tête nue. De solennelles calvities font un suprême appel à la pitié. Instinctivement on songe à tous ceux que les enterrements ont tués. Une voix les dénombre dans un coin, et l'on apprend qu'en ce moment même, Bertrand agonise d'une pneumonie qu'il a contractée aux obsèques de Lamoureux. La même pensée erre dans tous les yeux, tandis qu'au fond du hall se poursuit le bruit des hoquets et des sanglots. Dans la détresse générale, la petite Charlotte Deschamps passe, souriante. Elle ne comprend pas :

La douleur est un fruit ; Dieu ne la fait pas croître  
Sur la branche trop faible encore pour la porter.

Le deuil de ses vêtements et l'enjouement inconscient de sa figure forment un contraste saisissant. Aurélien Scholl la contemple d'un monocle embué :

- C'est ma filleule..., me chuchote-t-il... A dater d'aujourd'hui, je lui tiens lieu de père !

Et il y a dans cette parole du dernier boulevardier, du dernier viveur du troisième Empire, du chroniqueur sceptique, une note attendrie qui dénote délicieusement.

Le hall regorge. Toute la jeune littérature est là. Voici Jules Renard, Léon Rictor , Alfred Vallette, Louis Dumur. Jules de Marthold, Cazals, Hugues Rebelle, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Vielé Griffin, Jean Carrère, Dauphin Meunier, Léon Maillard, Achille Ségard, Raymond de la Taillède, J. Charles-Brun..., mais à quoi bon cette énumération fastidieuse ! On se regarde silencieusement en attendant la levée du corps qui tarde plus que de raison. Évidemment on attend quelqu'un qui ne vient pas...

L'ordonnateur se décide enfin. Un piétinement dans la boue, et le cortège, longuement organisé, s'ébranle avec lenteur.

La cérémonie religieuse est célébrée avec la pompe accoutumée, et c'est ensuite la traversée épouvantable d'un Paris délavé par la pluie. Le sol détrempé imite la terre fraîchement labourée. Les fiacres et les tramways nous éclaboussent au passage d'une gerbe de boue. On marche voûté, la tête en avant, comme à l'assaut, pour lutter contre la tourmente. Chacun sent les bacilles de la phtisie, de la congestion pulmonaire voltiger autour de lui, comme les mouches autour d'un bétail, cherchant la meilleure place où se poser. On tremble à chaque instant, malgré les collets relevés, de sentir la piqûre mortelle. Au-dessus de la file de ces dos courbés, c'est, en tête, l'éternel cahot du corbillard et la danse obstinée d'une énorme couronne dont le vent pille les fleurs, au point qu'elle commence à montrer des coins de carcasse nue. Peu à peu ou se disperse, la chaussée devient impraticable. On gagne les trottoirs riverains, laissant quelques intrépides pénétrer la terre avec leurs jambes.

\*

\* \*

Le hasard me donne pour compagnon de route Edmond Girard qui est une bien curieuse figure de ces temps-ci. Sans fortune, n'ayant pour vivre qu'un modeste emploi, quelque part, dans un ministère, il s'était mis tout à coup en tête d'éditer à ses frais les poètes inconnus, et le plus extraordinaire, c'est qu'il arrivait à vendre ses volumes, mais il voulut aller trop vite. Pour avoir pignon sur rue il écouta les propositions d'un commanditaire obligeant. Qu'advint-il ensuite ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'Edmond Girard dénué de roublardise commerciale et d'habileté financière , dut battre en retraite au début de la bataille, laissant tous ses canons à l'ennemi; mais ce serait bien mal le connaître que de le croire découragé. Tout en marchant il me conte ses longs espoirs et ses vastes pensées. Il a découvert un nouveau local et il va se remettre à l'œuvre. O poètes ! mes frères ! tressons des couronnes en l'honneur d'Edmond Girard !

\*

\* \*

Voici enfin la gare du Nord. Le corbillard descend lentement la rampe et s'arrête sur le quai, où l'on doit prononcer les discours. La pluie n'a pas cessé ; cette halte au milieu de la manœuvre des signaux, du bruit des wagons de bestiaux, du sifflet des locomotives, sous un ciel bas, dans une atmosphère grise, obscurcie encore par des flocons de fumée qui retombent en écharpes de suie, a quelque chose de lugubre. On grelotte ; la pluie obstinée a fini par triompher des vêtements les plus épais. Un membre du Conseil d'administration de la *Plume*, M. Jean, prend la parole, puis c'est Paul-Redonnel, Jean Carrère, Henry Degron et Léon Maillard. On forme cercle pour écouter, l'oreille tendue. tandis que la gouttière des parapluies se déverse avec acharnement dans les cous d'alentour. Et ma pensée évoque ce dernier banquet de la *Plume* où, dans la joie et les lumières, Deschamps sentait monter vers lui la sympathie de trois cents convives, exaltés jusqu'à l'ivresse par l'éloquence de Paul Adam et la chaude parole de Moréas.

\*  
\* \*

Il y a quinze ans, une violente effervescence se produisait dans le monde des lettres. Une nouvelle génération, arrivée à l'âge d'homme, voulut prendre sa part de la vie agissante. Elle se heurta à l'hostilité opiniâtre des aînés. Tous les journaux, toutes les revues lui étaient systématiquement fermés. Cela tenait à une dissemblance d'humeur, à une incompatibilité d'idées extraordinaire. On eût dit que les désastres de 1870 avaient creusé un fossé profond entre les pères et les fils. L'Âme française s'était transformée. Aux générations frivoles de l'Empire, éprises de gaudrioles et de flonflons, succédait une génération sérieuse, triste et concentrée; Mallarmé commentait Wagner, éveillait un frisson nouveau. Il n'y avait pas d'entente possible. Les nouveaux venus, trop fiers pour acheter à coups de bassesse, de servilisme et de renoncement la place qu'on leur refusait, et trop pressés d'agir pour se mettre à la file et attendre que la vieillesse ou la mort leur eût ménagé des vides, résolurent de marcher au combat avec leurs propres armes créées de toutes pièces. Tant pis pour ceux qui se trouvaient devant eux. Leurs aînés s'étaient montrés assez durs pour qu'ils pussent les traiter à leur tour en ennemis, sans avoir à s'embarrasser d'aucun scrupule. On assista alors à une véritable levée de plumes, à un pullulement de journaux et de revues dont la nomenclature seule excéderait le Bottin. La plupart de ces feuilles périrent sitôt que nées. Qu'importe ! Quelques-unes, comme *Lutèce* et le *Décadent* exercèrent pendant longtemps une redoutable influence. D'autres, comme le *Mercur*e et la *Plume*, subsistent encore.

Deschamps fut l'un des plus intrépides de ces directeurs de Revue. Il sut conquérir de haute lutte sa place au soleil. Il en eut d'autant plus de mérites qu'il avait plus d'obstacles à vaincre. Il était pauvre et forcé, pour vivre, de s'astreindre à de basses besognes ; il n'avait eu ni le temps ni les moyens de fréquenter les écoles. C'est sur son repos qu'il prenait les heures nécessaires à la lecture et à l'étude. Il était venu de province pour conquérir Paris avec deux volumes, l'un de vers : *A la Gueule du Monstre*, l'autre de prose *le Village*. Son insuccès, loin de l'abattre, fut pour son activité un nouveau coup de fouet. C'est alors qu'il fonda la *Plume*, qui devait avoir une si belle destinée.

\*  
\* \*

L'honneur de la *Plume* fut de ne jamais mentir à son programme de revue française de jeunes et d'être restée une tribune accueillante. Le succès ne l'a ni grisée ni pervertie comme telle de ses rivales à qui la fortune a donné le pédantisme et l'intolérance, vices ordinaires des revues académiques et officielles. Il y eut, certes, à la *Plume*, une noble émulation d'écoles, mais jamais jalousie, rivalités mesquines de petites influences, intrigues malpropres autour d'un nom ou d'une chose. On n'y a jamais conspiré dans l'ombre contre une œuvre ou contre un homme.

Le goût naturel de Deschamps et, - pourquoi ne le dirai-je pas ? - son flair d'industriel l'avait poussé à faire une place à part à Jean Moréas et à son école. Il sentait que là était la force, l'avenir de notre poésie, mais il exerçait sa direction avec de tels scrupules qu'il allait jusqu'à sacrifier ses préférences et qu'il continuait à donner asile, concurremment, à toutes les autres manifestations d'art. Toutes les écoles : décadente, symboliste, naturaliste, ont été, chez lui, largement représentées. La *Plume* y a gagné en intérêt documentaire. Alors que les autres revues ne représentent qu'une part de l'effort littéraire contemporain, la *Plume* résume cet effort considérable en son entier. Elle fut, pendant ces quinze dernières années, le miroir le plus fidèle de toute notre vie esthétique. Les numéros spéciaux consacrés à Verlaine, à Moréas, à Barrès, aux décadents, aux symbolistes, à l'occultisme, etc., en font une sorte

d'encyclopédie des lettres. Elle est comme le musée des conquêtes de l'idée contemporaine. C'est une source précieuse des renseignements pour rage à venir, et nul, s'il n'y a puisé, ne pourra reconstituer véritablement notre atmosphère morale.

Et non seulement les lettres, mais les arts sont redevables à Léon Deschamps d'une part de gloire. A ceux qui seraient tentés de sourire, il me suffira de rappeler les noms de quelques fins artistes que la dévorante activité de Deschamps a tirés de l'ombre et a jetés à la vénération d'une élite : Jules Valadon, Mucha, Henry de Groux, Alex Séon, Osbert, James Vibert, Gaston Rouillet, Henri Bouillon, Charpentier et tant d'autres !

\*  
\* \*

Oui, l'œuvre de Deschamps fut féconde, et il est regrettable que la mort soit venue si tôt l'interrompre. Mais son arme principale, la *Plume*, nous reste. L'impulsion est donnée. C'est aux amis de Deschamps à ne pas laisser faiblir cette force entre leurs mains. Encore un effort et ce sera définitivement la victoire.

*ALCANDRE.*



*Portrait-Charge de M. PAUL REDONNEL, secrétaire de la Rédaction de " La Plume ".*

Dessin de WIDHOFF.

L'article d'Alcandre supplée admirablement au compte-rendu des obsèques, que j'aurai pu faire ; il donne l'impression de tristesse qui nous poignait tous, le 30 décembre, jour des funérailles. Il répond à toutes les lettres de sympathie et d'inquiétude, Il donne les renseignements que de tous côtés on nous a demandés. Au nom de la veuve et de nous tous, que les amis connus ou inconnus soient ici remerciés des marques d'affection et d'estime qu'ils ont manifestées.

*P.R. (Paul Redonnel)*

## DISCOURS DE M. PAUL-REDONNEL

Mon cher et brave ami, au nom des rédacteurs de la Plume, desquels, mieux que leur directeur et rédacteur en chef, vous étiez l'ami et le camarade, j'assume le devoir de vous dire le douloureux adieu qu'on adresse à ceux qui partent pour les régions inconnues et indéfiniment lointaines.

Si j'ai désiré et accepté, sans hésitation, de prendre la parole, pour vous exprimer une dernière fois la gratitude et la reconnaissance de toute la rédaction, c'est qu'il faut bien que les tâches les plus pénibles soient accomplies par ceux-là mêmes qui vous ont aimé. Et c'est à ceux qui ont eu toutes les joies d'avoir aussi toutes les tristesses. Toutes les joies, parce que vous avez toujours voulu, - et tels étaient vos efforts, - que l'œuvre qui fut la vôtre, fût un peu la leur. Toutes les tristesses car vous ne serez plus là, pour nous accueillir tous, le sourire aux lèvres et la main affectueusement tendue. Ce qui nous reconforte, - s'il est un réconfort dans la séparation,- c'est que nous pouvons vous promettre que la voie tracée par vous ne sera désertée par aucun de nous ; et nous efforçant à marcher sur le même terrain et suivre les idées qui vous étaient familières, nous rendrons votre œuvre, toujours, de plus en plus vivante, de plus en plus efficace ; et nous vous exprimerons ainsi, sans cesse, en la meilleure de ses formes, notre vive et durable amitié. Nous serons avec vous, ami Léon Deschamps.

Vous fûtes aimé des dieux, et brave selon les rites de la beauté inaccessible, en sachant discerner la cause sacrée de l'art et des lettres. Vous avez été l'enthousiaste de la ligne formelle ; le rythme des phrases vous berçait longtemps, si longtemps, que vous vous plaisiez à répéter celles qui vous avaient frappé de leur cadence harmonieuse ; les vibrations des couleurs séduisaient votre âme imaginative, et vous fûtes heureux des heures entières, heureux d'un plaisir que ne connaît point le vulgaire. Ah ! ne fût-ce que par la joie multiple que vous avez si souvent donnée aux jeunes débutants de lettres, à qui vous écriviez des éloges et promettiez l'insertion, jeunes hommes de talent, presque célèbres aujourd'hui, vous méritiez de jouir de votre œuvre encore et encore de longs jours.

\*

\* \*

Mais voici que les dieux en ont décidé autrement ; les dieux sont peut-être jaloux de leur prérogative de beauté, et c'est ainsi qu'ils se vengent. Mais, comme les dieux, la race des fervents de l'art et des lettres, c'est-à-dire du Beau, ne vieillit ni ne meurt ; et malgré la tourmente qui la trouble quand l'un des siens disparaît, elle continue l'édifice dont vous fûtes l'un des piliers ; où de grands écrivains nous ont précédés ; et où de grands écrivains nous suivront.

## BRUSQUES SOUVENIRS

28 décembre 1899.

Cette mort m'a frappé comme un coup de foudre. Il représentait si bien la solidité humaine, l'assise dans la vie. Sa vue seule chassait l'idée du trépas. Il était de ceux pour qui je pensais : Jusqu'où n'ira-t-il pas ? avec son bagage de bonhomie, d'énergie, d'audace. Il plaisait, et c'est ainsi qu'il devenait une force.

Son œuvre s'étendait chaque jour, et chaque jour il la voulait plus vaste. C'étaient la *Plume*, le Salon des Cent, les Banquets d'Art où nous communiions dans la cordialité. Son œuvre fut créée par lui, pour lui, morceau par morceau ; quelles ambitions n'eut-il pas pour elle, et il était bien l'homme de son œuvre. Chaque heure il y ajoutait quelque chose. Il rêvait pour elle les grandeurs et la gloire, un rayonnement indéfini, la fanfare des puissances littéraires, la scène des publicités immenses, l'exposition d'art permanente et indestructible. Nous l'aidâmes tous un peu, plus ou moins, mais s'il

sut se servir un peu de nous tous, avouons que nous étions surtout groupés autour de lui parce qu'il réussissait. Et cela suffit.

De ses œuvres littéraires je ne connais rien. Cependant il me fit un jour confidence de son hésitation. La notoriété lui souriait. C'était après les soirées désormais fameuses, après le premier Banquet, le Salon des Cent. On lui assurait l'ouverture de la « grande presse ». Il pouvait tenter l'escalade de la réputation : homme de lettres ou directeur de revue ? Pourquoi pas les deux ? Je lui fis part de ce que nous savons tous : l'un et l'autre. Ces deux rôles s'écrasent et s'anéantissent. D'ailleurs il avait le génie du commerce plus que personne autour de lui. Son rôle n'en serait pas moins beau. Il me comprit, peut-être avec une arrière-pensée... Peut-être saisi de cette mystérieuse prescience du destin comprit-il aussi qu'il n'aurait pas le temps !

J'aimais en lui, - comme nous tous, - l'homme, l'ami toujours serviable, gai, actif, ignorant la haine et la colère. En venant lui dire adieu, en serrant une dernière fois, à côté de ces femmes qui sanglotent, ses mains à jamais glacées par le trépas, un flot de souvenirs, brusquement, a monté de mon cœur. J'ai mes anecdotes aussi, Léon Deschamps figure en de nombreuses, elles m'étreignent, évoquent mes larmes, me secouent d'un vent de tristesse. Oh ! leur antithèse, à cette heure. Joyeuses ou viriles, elles n'auront plus de lendemain !

Par une belle après-midi de juillet 1888, Henri Bossanne et Royer fils, tous deux imprimeurs à Annonay, vinrent à Vincennes m'offrir la rédaction en chef d'une petite revue littéraire fondée par eux : les *Annales gauloises*. J'étais alors maréchal des logis d'artillerie, peu libre, je leur conseillai mon ami Léon Dequillebecq, désireux d'un semblable rôle. « Vous ne connaissez pas M. Léon Deschamps ? » interrogea Bossanne, « nous voudrions quelqu'un dans son genre. » J'avouai mon ignorance de ce nom nouveau. « C'est un jeune homme avec qui nous sommes en pourparlers pour l'impression d'une revue qu'il appelle la *Plume*. Il est vraiment aimable, et entreprenant. C'est un garçon qui arrivera certainement. Faites donc connaissance. » - « Je ne demande pas mieux, s'il est si gentil que vous dites. »

Le lendemain Bossanne revenait. « Je vous emmène dîner, j'ai invité Deschamps : vous vous entendrez sûrement. » Et ce fut vrai. Oh ! le joyeux dîner de rencontre, là-bas, dans un gargot de l'avenue d'Orléans, avec des rires, des discours, des poèmes. Nous nous jurâmes tous une fidélité éternelle, en vers et en prose... Les *Annales gauloises* ont vécu. Dequillebecq est mort, Royer fils aussi, Bossanne est imprimeur à Besançon. Deschamps...

Quelque temps après je gravissais le cinquième étage du 6 boulevard Arago, où gitait mon nouvel ami. Et les jours, et les mois passèrent. Je devins son collaborateur, un de ses nombreux collaborateurs, et ce fut toujours de camarade à camarade. *La Plume* prospéra, édita mon premier poème. Deschamps me conta son roman d'amour, à chaque retour de Boulogne-sur-Mer ; je lui contai le mien ; nous étions amis. Je le vois encore partager, en compagnie de Moréas, ma modeste table chez la mère Dutour, rue du Four, cette table où s'étaient trouvés tant d'élus politiques, Carnot, Gambetta, Spuller, où nous en coudoyions d'autres, Pierre Baudin, qui devait devenir ministre, Jacques Daurelle, qui a écrit ce joli roman *Psyché* ; des médecins, Koenig, d'Aurelle de Paladines, Delage., Fournier de Lempdes... Je le vois aussi jardiner avec amour, et des prétentions ! cet été encore, dans ce fruste moulin de Jouy-sur-Orge que nous devons acquérir de compagnie. Joli paysage à la rivière bruissante, aux escarpements solitaires, aux mousses verdoyantes, joli moulin de Jouy ! Il avait le goût de l'activité, l'intelligence des choses. Ignorant de mécanique, et plus encore de ce qui avait trait à l'énergie du pétrole, ma voiture automobile fut plusieurs fois guérie par lui de malaises passagers. Je repense à cette promenade nocturne à Melun, un soir de janvier dernier. En rase campagne une chaîne s'était rompue. Il fallait enlever les maillons brisés pour les remplacer. Et dans les ténèbres, à peine trouées de la lueur d'une lanterne que je tenais à bout de bras, sans étau, ni pinces, Deschamps s'escrimait d'une lime grosse comme le petit doigt, vainement. Nous poussâmes la voiture, avec nos femmes dedans. Des paysannes apeurées, dans une forge isolée, nous donnèrent accès, après combien de pourparlers à travers la porte ! Et tandis que nos compagnes installaient le couvert, aidaient nos hôtes à flamber un énorme fagot dans l'âtre, le directeur de *la Plume* alluma la forge, saisit les tricoises, le lourd marteau, et fit résonner l'enclume. Et toute la nuit, à Melun, c'est moi qui fus malade...

Adieu, Deschamps, adieu pauvre cher homme de lettres, trop tôt parti!

LÉON RIOTOR.

## LA PLUME

La Plume est une revue littéraire et artistique bimensuelle fondée en avril 1889 par Léon Deschamps, Léon Maillard et Georges Bonnamour. D'abord casée à Paris au 5<sup>e</sup> étage du 36 boulevard Arago [le bureau de rédaction couvrait 6 pieds carrés], elle fut transportée au n° 31 de la rue Bonaparte. Léon Deschamps (1863-1899) la dirigea durant 10 années. Karl Boès lui succèda à la tête de la revue de 1899 à 1904. Parmi ses collaborateurs : A. France, F. Fénéon, Willy, Verlaine, Mallarmé, J. Renard, etc.. Autour de la revue sont organisés les « Dîners de La Plume » et le « Salon des Cent ».

La Plume est une revue d'avant-garde bimensuelle qui paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois jusqu'en 1905. Sa parution est alors interrompue pour reprendre en 1911 et s'achever définitivement en 1914 à l'aube de la Première Guerre mondiale, ce qui constitue une longévité assez exceptionnelle pour ce que l'on avait coutume d'appeler à l'époque une « petite revue ».

# LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

NUMÉRO 161.

1<sup>er</sup> JANVIER 1896.

*Etrennes aux dames de la part de HENRI BOUTET*



CECI TUERA CELA.

— *Évite ta pauvreté, Mimi Pinson, elle te préserve de la bicyclette !*

**LÉON DESCHAMPS**  
**FONDATEUR DE LA PLUME**

Il me fit un jour passer sa carte. Les premiers numéros de la Plume m'avaient appris son nom.

- Faites entrer, dis-je, et je me levai pour recevoir Léon Deschamps, qui devait être un de mes meilleurs amis.

Une tête carrée, énergique, des yeux d'odalisque, de grands yeux pleins de douceur avec une étincelle d'ironie à chaque coin : la moustache d'allure bien française, une physionomie ouverte, toute de franchise, c'est avec plaisir que je serrai la main qui m'était tendue.

Deschamps avait alors vingt-quatre ans. Il avait publié trois volumes. Avec cette belle audace qu'on n'a guère qu'à vingt ans, il avait débuté dans la littérature par un volume de vers : *A la Gueule du Monstre* ; et, dans un sonnet préface, qui expliquait ce titre bizarre, il apostrophait ainsi le public :

*Dans l'arène de l'Art, je m'apprête à descendre ;  
Gueule énorme, Public, il me faut te dompter :  
Dévore ma pensée, engloutis sans compter ;  
Mon œuvre incessamment renaîtra de sa cendre.*

Le monstre que bravait ainsi Léon Deschamps, resta d'autant plus impassible qu'il ne connut pas ces attaques ; car les poésies des débutants ne sont guère demandées chez les libraires.

Peu après, Deschamps publiait les *Contes à Sylvie*, où se trouvent des récits brefs, charmants et d'une forme soignée ; enfin, l'année suivante, dans un roman, le *Village*, étude des mœurs rurales, il silhouettait de curieux types de paysans, et peignait avec une réelle puissance d'évocation, des coins de paysages et de hameaux : le lecteur, en parcourant ces pages délicates, d'une observation nuancée d'ironie, voit les sites décrits par l'auteur, entend les chants des oiseaux dans les bois, les cris des poules picorant devant les fermes.

Savourez ce joli passage qui vous fait jouir du charme pénétrant que l'on éprouve en se promenant par une journée d'automne :

*« Des nuages gris couraient dans le ciel, laissant, en traversant le zénith, filtrer quelques gouttelettes que le soleil, avare de ses rayons, dédaignait de sécher entre chaque ondée. Les haies, mordues par la rouille qui dévorait les églantiers aux fruits de corail et les pruneliers aux perles noires, les haies se fleurissaient encore de bruyères et de chèvrefeuilles ; mais ces fleurs sans parfum rendaient plus évidente et plus proche l'entrée en scène de l'hiver, sombre et fantasque costumier dont le souffle habille les arbres de manteaux de neige moirés de givre. Bientôt la rectitude morne et plate du paysage s'agita de légères côtes, qui secouèrent de frissons l'uniformité rousse de la route ; des châtaigniers grillés par les premières gelées, tordaient leurs panaches d'or sous les courants aériens, semant des tourbillons de feuilles jaunes sur les flancs gelés des collines. Des cimes de peupliers émergèrent soudain de l'horizon brumeux, lançant dans le ciel leurs quenouilles vertes... »*

N'est-ce pas exact et poétique comme un tableau de maître ? Et plus loin Deschamps vous fait voir le village, décrit, en quelques lignes, avec tant de précision que vous le reconnaîtriez si jamais le hasard vous le faisait traverser en touriste :

*« Les chaumières qui, primitivement, s'étaient fixées sur le sommet du coteau, autour de l'église, avaient, en s'augmentant, dégringolé sur les deux versants de la colline, ainsi qu'un troupeau de chèvres capricieuses qui se seraient folâtement perdues dans un fouillis de broussailles. Mais des colonnes de fumées, filtrant à travers les branches annonçaient que les visions rouges, noires ou grises entrevues et prises tout d'abord pour d'énormes roches moussues, étaient autant de cahutes abritant des vies humaines... »*

Le *Village* contient beaucoup de ces pages exquises ; elles prouvent que l'auteur eût pu, lui aussi, être un producteur, qui se fût fait une place honorable dans le roman.

Mais le patient labeur de l'écrivain convenait peu à la nature ardente et vive de Léon Deschamps ;

actif, audacieux, tenace, il était né pour la lutte ; à une époque où des écoles littéraires de fondation récente et d'aspirations variées engageaient la bataille contre le naturalisme triomphant et qui avait la victoire insolente, il fonda la *Plume*, à laquelle le succès ne tarda pas à sourire, et qui fut bientôt au premier rang des revues d'avant-garde. Cette fois Deschamps avait trouvé sa véritable voie : à la tête d'une vaillante phalange de jeunes, il soutint le combat pour la défense de formules nouvelles, dont quelques-unes, - pourquoi ne pas le dire ? - étaient exposées en termes bien obscurs. Mais la sincérité excusait toutes les audaces et toutes les excentricités : l'âge, d'ailleurs ne devait pas tarder à calmer et à assagir les plus turbulents et les moins respectueux.

On a été souvent bien injuste pour ces revues, dont les rédacteurs, il est vrai, étaient eux-mêmes très injustes à l'égard de leurs aînés. Mais n'est-ce pas là le défaut propre à tous les novateurs, à tous les révolutionnaires, en politique, en art, comme en littérature. Les romantiques furent aussi féroces en jugeant les classiques que les jacobins le furent en jugeant les royalistes ; et s'ils ne guillotinerent pas Ponsard, c'est qu'ils n'avaient pas la guillotine à leur disposition ; nous nous souvenons des violences des naturalistes, qui ne furent pas toujours tendres pour Victor Hugo, Lamartine et Musset. Et, lors de la réaction contre le réalisme, de rudes coups furent portés pour abattre l'orgueil des disciples de Flaubert, qui croyaient la littérature à jamais soumise à leurs doctrines.

Mais ces luttes sont utiles, ces injustices elles-mêmes sont pardonnables lorsqu'elles ont l'amour de l'art pour excuse ; elles sont efficaces, car de ces époques de batailles fiévreuses, les lettres sortirent toujours enrichies de nouveaux chefs-d'œuvre, la langue française plus forte et mieux trempée.

Avec son sourire de bienvenue, sa main cordialement offerte, son affabilité, sa franchise qui charmaient dès la première rencontre, le directeur de la *Plume* faisait bon accueil aux débutants ; il se souvenait des difficultés qu'il avait eues pour publier ses premiers essais et pour faire éditer son premier livre : il se fit l'éditeur des jeunes, et la *Plume* leur fut toujours hospitalière.

Combien de ceux qu'il accueillit alors, complètement ignorés, sont aujourd'hui connus, célèbres même. Et, à ce titre surtout, Deschamps a droit à l'éternelle gratitude des artistes et des écrivains ; la *Plume* fit œuvre utile et bienfaisante. Le public ne tarda pas à marquer par sa faveur l'attention et l'intérêt qu'il avait pour des œuvres que publiait cette revue. Aujourd'hui sa collection est des plus curieuses à consulter ; on est surpris du flair que possédait Deschamps pour découvrir les véritables écrivains. On assiste, en feuilletant ces numéros, à l'éclosion de jeunes talents qui, sans l'ami dont nous déplorons la perte, n'eussent peut-être jamais pu se faire connaître.

Toutes ces revues d'avant-garde, dont la *Plume* est le type, furent comme des pépinières où croissaient en liberté des espoirs de l'avenir. Beaucoup s'étiolèrent et disparurent, étouffés par la luxuriance des autres ; mais, parmi ceux-ci, il en est dont la puissance étonne, comme, dans les taillis, étonnent les chênes orgueilleux qui écrasent de leurs fortes branches les frêles baliveaux.

Pierre Louys, Hugues Rebell, Adolphe Retté, Laurent Tailhade, Paul Redonnel, Albert Lantoine, Franc-Nohain, René Boylesve, Jacques des Gachons, Jean Carrère, et d'autres que la gloire attend, - ils passeront tous sous cette rubrique, - se révélèrent aux lettrés dans ces revues batailleuses et hardies ; et maintenant la foule connaît leurs livres et répète leur nom. Remercions les hommes tels que Deschamps d'aider de tels talents, qui honorent les lettres françaises, à se manifester.

Épris des formules nouvelles, toujours attentif à découvrir les artistes dont les œuvres, demain, seront en pleine vogue, le directeur de la *Plume* reproduisit les dessins admirés maintenant, mais qui jadis semblaient incompréhensibles et outrés, de Mucha, de Valadon, de Henri de Groux, pour ne citer que les plus connus ; il montra au grand public leurs œuvres réunies dans des expositions toujours très courues et où les amateurs venaient découvrir et encourager les artistes dont Léon Deschamps avait deviné le talent et qu'il avait tirés de l'ombre.

Car Léon Deschamps fut encore un admirable organisateur ; les banquets de la *Plume*, dont il eut l'idée, sont célèbres ; ils réunissaient, sans parti pris d'écoles, tous ceux qui ont un nom dans les lettres et dans les arts.

Je vois encore mon malheureux ami lors de la première visite qu'il me fit ; il était plein de confiance dans l'avenir de la *Plume* ; il débordait de vie, de jeunesse et de gaieté.

« Je viens vous demander, me dit-il, de présider le premier banquet de la *Plume*, vous pouvez compter sur un public de cent personnes au moins, tous jeunes poètes, romanciers, musiciens. Ils savent combien vous les affectionnez et ils seront heureux de vous voir.

- J'accepte, répondis-je. Et si cette première soirée réussit, que comptez-vous faire ?

- Continuer, simplement. Douze banquets, un par mois. Suspension d'une année ou deux, puis reprise des réunions pour consacrer les nouveaux, les adeptes, ceux qui seront entrés dans les rangs. »

Ainsi fut-il fait. J'ouvris la présidence, et de chers et illustres confrères me succédèrent sans se faire prier. Ils se nommaient Jules Claretie, François Coppée, J. M. de Hérédia, Leconte de Lisle, Francis Magnard, Stéphane Mallarmé, Puvis de Chavannes, Ernest Reyer, Rodin, Auguste Vacquerie, Paul Verlaine, Emile Zola. Et c'était une fête de voir cette jeunesse applaudir avec frénésie les grands artistes qui venaient à leur rencontre.

De tous, c'est Vacquerie qui, dans une chaude improvisation, pleine d'esprit et de gaîté, obtint le succès le plus vif.

On était bien entre frères à ces banquets et la joie des jeunes formait un nimbe au front des aimés. Deschamps, d'ailleurs, avait toutes les prudences, chaque carte d'invitation portait cette mention consolante : *L'habit noir est interdit !*

La seconde série des banquets de la *Plume* s'ouvrit le 7 décembre dernier, sous la présidence de Paul Adam, le grand philosophe et le grand romancier de la génération qui prend le pouvoir.

Un numéro récent de la *Plume* a rendu compte de cette belle fête, où le puissant auteur du *Mystère des Foules* prononça une admirable allocution.

On s'était séparé en prenant rendez-vous pour un autre banquet, où devait être honoré Jean Moréas.

La mort brutale n'a pas voulu que Deschamps pût organiser cette nouvelle soirée. A trente-six ans, elle l'a ravi à sa jeune femme, à sa fillette, à ses amis, aux lettres françaises qu'il avait si noblement servies ; ses collaborateurs qui continuent son œuvre, s'inspireront du moins de ses traditions ; ils ne laisseront pas tomber la maison, toujours hospitalière aux jeunes, qu'il avait si laborieusement édifiée.

AURELIEN SCHOLL.

Publié le 15 février 1900, La Plume n° 260.



*Léon Deschamps*



*Aurélien Scholl*

Fondée en 1889 par Léon Deschamps, qui eut pour collaborateurs immédiats et secrétaires de la rédaction Georges Bonnamour, puis Paul Redonnel, la Plume fut vraiment l'organe éclectique et accueillant de la jeune littérature, de 1889 à 1904. Si les préférences de son directeur allèrent plutôt à Jean Moréas et à l'école décadente, puis à l'école romane, la Plume a publié néanmoins des Œuvres des représentants du Symbolisme, du Régionalisme, même et surtout des poètes fantaisistes et des chansonniers. Elle fut comme le trait d'union de toutes les petites revues d'avant-garde ; donnant une large place, à côté de la littérature, aux arts, elle fut pendant quinze ans, selon l'expression de M. Ernest Raynaud « le miroir le plus fidèle de toute notre vie esthétique ». Léon Deschamps, avait organisé, dans les locaux de sa revue, 31, rue Bonaparte, une exposition permanente des Œuvres des artistes contemporains, amis de la Plume, le Salon des Cent, artistes auxquels de plus étaient consacrés des numéros spéciaux.

Par l'édition à prix modique d'affiches illustrées, de lithographies, de reproductions d'Œuvres de nos musées, par les Salons de la Plume, Léon Deschamps et sa revue ont contribué à faire connaître du grand public l'Œuvre des peintres Chéret, de Feure, Grasset, Ensor, Degas, G. Moreau, des imagiers André des Gâchons, Berthon, des graveurs R. Ranft et H. Boutet, les réalisations artistiques de Lalique et d'Armand Point.

En même temps des numéros spéciaux, réservés à un seul écrivain de talent consacré, Verlaine, Moréas, Baudelaire, ou à un groupe, Félibres, Décadents, Occultistes, contribuaient pour une large part à la diffusion sans pédantisme des théories littéraires nouvelles.

Avec la mort de Léon Deschamps (28 décembre 1899), se termine la période héroïque et un peu bohème de la Plume.

Son nouveau directeur, Karl Boès, lui donna un ton plus académique et accentua encore le caractère de revue d'art qu'elle avait eu dès sa fondation. Elle fut désormais presque exclusivement, jusqu'à sa disparition en 1904, l'organe officiel de l'Ecole romane, et la revue de vulgarisation de l'art nouveau. » (André Jaulme et Henri Moncel, Cinquantenaire du Symbolisme, Editions des Bibliothèques nationales, 1936, p. 56)

Une autre équipe tente vainement de reprendre *La Plume* au premier semestre de 1905, mais cette nouvelle série n'aura que dix numéros.

\*

\* \*

Aux soirées (dîners) de *La Plume* qui se déroulaient au Caveau du Soleil d'or, on pouvait croiser Guillaume Apollinaire, Jean Moréas, Nicolas Deniker, le peintre et graveur Edmond-Marie Poullain et beaucoup d'autres.

### **Les dîners de *La Plume***

*Les dîners de La Plume sont des casse-croûte où une cinquantaine de jeunes gens réunis se paient, pour cent sous, la tête d'un président chaque fois renouvelé.* (Jules Renard, Journal, 19 septembre 1899.)

8 mai. - J'ai été présenté à quelques jeunes gens pâles qui m'ont admis à présider un dîner appelé le « Dîner de la Plume ». Figurez-vous que c'était un dîner où l'on ne mange rien du tout. Les plats sont fictifs, et l'on somme de remporter les restes des domestiques supposés réels qui soi-disant circulent autour de vous. Ça, c'est très commode pour manger ce qu'on veut : il y en a qui préfèrent du perdreau, les autres des pâtés succulents, les autres des pâtisseries rares ; bien entendu, tout cela imaginaire ; moi, je ne savais pas qu'on pouvait se nourrir comme ça quand on était génial. Enfin ! J'avais apporté un peu de saucisson que j'ai dévoré en cachette. (Gabriel Randon, « Sarcey génial, conte invraisemblable », Mercure de France, n° 35, novembre 1892, p. 231.)

« Sans parler de l'accent mis sur le nombre important de dîneurs, on peut noter la précision apportée à la description de la table d'honneur. En face du président de la soirée, entouré des quatre présidents des dîners précédents qui forment une sorte de panthéon de l'ancienne génération, on trouve Léon Deschamps, flanqué de deux représentants de la littérature et des arts choisis essentiellement pour leur âge. Le directeur de *La Plume* apparaît bien dans une fonction de passeur générationnel, la scénographie du banquet matérialisant sa fonction sociale.

Les comptes rendus suivent un modèle canonique, dressant, après la description de la table d'honneur, la liste des principaux invités, avant de retranscrire quelques lettres amicales d'écrivains absents lues pendant la soirée - surtout si ces lettres permettent d'affirmer que ces banquets portent leurs fruits. Les soirées s'achèvent avec l'élection du président du banquet suivant, saluée par une ovation des convives.

*Ces comptes rendus apparaissent également dans la presse quotidienne et dans les revues amies, contribuant à diffuser l'image d'une avant-garde littéraire soucieuse de ménager ses aînés et unie dans un même amour de la beauté. Léon Deschamps apprécie particulièrement cette publicité faite à ses Banquets. » (Julien SCHUH, Romantisme n° 137 (mars 2007/3), Éditeur Armand Colin/Dunod.)*

### **Salon des Cent**

Le Salon des Cent est un salon artistique organisé par la revue *La plume* exposant des peintures, sculptures, gravures et objets d'art (périodicité normale : 6 expositions mensuelles par an). - Les 43 affiches du Salon ont été réalisées par des artistes célèbres (Mucha, G. Noury, H. Boutet, H. de Toulouse-Lautrec, P. Bonnard, J. Ensor, etc.)

« Chaque Salon des Cent est annoncé par une affiche inédite dont *La Plume* confie la réalisation à l'artiste exposé ou à un collaborateur pour les expositions de groupe. Cette production artistique régulière et systématique est l'un des éléments majeurs de la politique éditoriale et commerciale de la revue. Vendues en tant qu'œuvres d'art à part entière, ces affiches deviennent en effet des pièces de collection pour les amateurs, dont le nombre est croissant. »



LÉON DESCHAMPS aux Soirées de "La Plume".

### **Une revue aux multiples facettes**

« *La Plume* « littéraire, artistique et sociale » comme le précise son sous-titre, se propose dans un premier temps d'agir comme une tribune libre, ouverte à tous les jeunes poètes et littérateurs, quelle que soit leur tendance, sans manquer de célébrer leurs illustres aînés, au premier rang desquels figurent Paul

*Verlaine ou Stéphane Mallarmé. Loin de se limiter à la littérature et à la poésie, La Plume manifeste très tôt un vif intérêt pour la création dans toute sa diversité, proposant dans ses pages des critiques théâtrales, musicales et artistiques. Une phrase d'Henri Mazel, tirée de son ouvrage intitulé Aux beaux temps du symbolisme paru en 1943 résume assez bien l'esprit qui animait la rédaction de La Plume : selon l'auteur qui connaît bien la revue pour y avoir lui-même collaboré, celle-ci aurait son origine dans « un groupe d'esthètes, un peu de brasserie et de poètes, un peu de sous-sols tabagiques où circule encore l'esprit du Chat Noir » (Mazel, p. 16).*

*Dès les premiers numéros, les arts visuels occupent une place prépondérante au sein de la revue. À travers la publication, toujours croissante, d'illustrations, d'articles critiques, de comptes-rendus d'expositions ou de courts essais, la revue devient progressivement un véritable organe de diffusion et de promotion des avant-gardes. Si l'action en faveur des arts visuels d'autres revues demeurées célèbres, comme La Revue blanche, n'est plus à démontrer, celle de La Plume reste encore à réhabiliter. Mais, à la différence de La Revue blanche qui privilégie les artistes nabis, La Plume ne se soucie guère des écoles, si bien qu'il est impossible de définir précisément quelle fut l'esthétique qu'elle défendit durant les années 1890. Y collaborèrent en effet sous une forme ou une autre des artistes aussi divers que Toulouse-Lautrec, Alfons Mucha, James Ensor, Pierre Bonnard, Henri-Gustave Jossot ou encore Adolphe Willette. La Plume s'attache avant tout à assurer la défense et la promotion de l'avant-garde artistique au sens le plus large et n'hésite pas à consacrer entièrement quelques numéros spéciaux à des artistes tels que Eugène Grasset en 1894, Félicien Rops en 1896 ou encore Alfons Mucha en 1897.*

*Le 15 novembre 1893, La Plume décide de consacrer un numéro spécial non pas à un artiste mais à un support, en l'occurrence l'affiche illustrée. La question avait déjà été abordée à quelques reprises par le passé dans d'autres revues. En effet, dès 1870, l'architecte Charles Garnier signe dans la très officielle Gazette des Beaux-arts un article intitulé " Les affiches agaçantes " dans lequel il exprime sa franche opposition à l'invasion de l'affiche dans le paysage urbain. En 1884, dans la même revue, Ernest Maindron, publie deux articles consacrés à l'affiche illustrée, évoquée cette fois-ci de manière positive. Deux ans plus tard, en 1886, le même auteur publie un essai intitulé Les Affiches illustrées, une étude qui, par la rigueur de son approche, consacre l'auteur comme le premier historiographe de l'affiche. En 1887, Jules Adeline publie dans Le Journal des arts une première chronique consacrée aux affiches illustrées étrangères. Octave Uzanne s'est lui aussi intéressé à la question de l'affiche dès 1891 en publiant dans la revue Le Livre moderne deux articles consacrés aux collectionneurs d'affiches. De nombreux autres exemples pourraient encore être cités mais la particularité de La Plume réside dans le fait qu'elle est la première petite revue à aborder la question de l'affiche illustrée de manière aussi exclusive. Même s'il s'agit en grande partie d'une compilation d'articles écrits déjà publiés ailleurs, le numéro spécial de 1893 propose en quelque sorte un premier bilan critique sur la question de l'affiche moderne. Par la suite, le discours critique sur l'affiche illustrée va se développer à plus ou moins grande échelle dans des revues aussi diverses que Art et décoration, La Critique, ou encore Le Livre et l'image . Le développement exponentiel de l'affiche et l'intérêt réel qu'elle suscite donnera même naissance à une revue spécialisée : L'Estampe et l'affiche qui paraîtra de 1897 à 1899.*

*L'affiche illustrée est loin d'être le seul et unique centre d'intérêt de La Plume. Cependant, elle va progressivement occuper une place de plus en plus importante au sein de la revue, du point de vue tant de sa réception que de sa production. En effet, en plus des nombreux articles et autres chroniques d'expositions d'affiches qui prennent ponctuellement place dans ses pages jusqu'en 1899, La Plume consacrera deux autres numéros spéciaux à la question : l'un en 1895 sur les affiches illustrées étrangères et l'autre en 1899, exclusivement consacré à l'affiche espagnole. De plus, La Plume ne tarde pas à s'impliquer directement dans la création et le commerce d'affiches, notamment avec la série réalisée pour la promotion du Salon des Cent. »*

*(Extrait de l'article Le discours critique de la revue La Plume sur l'affiche illustrée (1893-1899) de Nicholas-Henri Zmelty publié en décembre 2007)*

## LE CHEF-BOUTONNAIS AUGUSTE GAUD (1857-1924)

*Or, je veux en ces vers, célébrer leurs amours,  
Et chanter leur refrain, qui vibre aux alentours,  
En été, dans les champs ; dans la vigne, à l'automne,  
Les uns diront : c'est bien ; les autres : c'est banal !  
Et, si quelque pédant m'éreinte en son journal,  
Nos gars lui répondront par le mot de Cambronne !*

Auguste Gaud

### Biographie publiée par la *Plume*

Auguste Gaud, né à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres) en 1857, a collaboré à l'*Hirondelle*, à l'*Ageasse*, à *Nos Tablettes*, revues poitevines, aux *Annales littéraires et Artistiques*, dont il a été directeur, au *Journal de Vervins*, à la *Gazette* et au *Mémorial des Deux-Sèvres*, etc. A également collaboré aux *Ecrits pour l'Art*, mais a rompu depuis avec l'école évolutive instrumentatoire, pour conserver son indépendance.

Ami et disciple de feu Léon Cladel, il a publié chez Savine, un volume de nouvelles, *Caboche de Fer* (1891) puis l'année suivante : *Les chansons d'un Rustre*, poèmes de jeunesse.

Ces deux ouvrages ont été appréciés dans *La Plume* lors de leur apparition, le premier par Jacques Renaud, le second par Angelin Ruelle. Auguste Gaud va publier incessamment un nouveau volume de vers : *Au Pays Natal*, lequel est actuellement sous presse, ainsi qu'un roman de mœurs paysannes.

## LE CHARENTAIS MARC MOUCLIER (1866-1948)

*La Plume* a publié plusieurs dessins et affiches de Marc Mouclier.

« Marc, Marie, Georges Mouclier est né le 19 janvier 1866 à Aigre. Ce peintre paysagiste, portraitiste, illustrateur, lithographe, imagiste, décorateur, artiste post-impressionniste et précurseur de l'intimiste est le fils du notaire d'Aigre Henri Joseph MOUCLIER et frère du docteur Joseph Mouclier. Il fait ses études au collège Ingrand à Aigre puis à Angoulême.

En 1884, à l'âge de 18 ans, il entre à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

En 1891-1892, c'est à Saint-Germain et à Angoulême qu'il expose.

Au cours de sa vie, il partagera son temps entre sa maison de la forêt de Tusson, Viroflay dans les Yvelines et Ville d'Avray.

Il décèdera le 22 février 1948 à Paris. »



Ex-libris, par MARC MOUCLIER

# LA PLUME

Le 15 avril 1878 paraît le spécimen de la nouvelle revue littéraire bimensuelle *La Plume*, publiée par de Jean de La Leude, 25 rue Bleue à Paris, au moins jusqu'en 1881. Elle précède *La Plume* créée par Léon Deschamps en 1889. Le secrétaire de rédaction, Edmond Deschaumes, signait sous le pseudo *Ennius*. Jean de la Leude dirigeait aussi la *Revue littéraire et artistique* (1879-1882).

1<sup>re</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> SPÉCIMEN

25 centimes le numéro

15 AVRIL 1878

# LA PLUME

REVUE LITTÉRAIRE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS		Adresser les manuscrits et toutes les communications à M. JEAN DE LA LEUDE 25, rue Bleue, Paris	ABONNEMENTS	
Un an . . . . .	6 fr. »		Un an . . . . .	6 fr. »
Six mois . . . . .	3 »	Six mois . . . . .	3 »	
Trois mois . . . . .	1 50	Trois mois . . . . .	1 50	

## LE JOURNAL AUX LECTEURS

J'ai peur de vous, amis lecteur,  
Et je livre en tremblant ma feuille  
A la critique qui l'accueille ;  
Au grand public, aux gens moqueurs.  
Qu'ils sont jeunes, mes rédacteurs !  
Ils ont vingt ans, dans leur poitrine,  
Coule un sang jeune et généreux,  
Bat un cœur ardent et joyeux,  
Tous trois, gaillards de bonne mine,  
Que la soif du plaisir domine ;  
Tandis que vous, futurs chalands,  
Qui me verrez chez les marchands,  
Serez vieux et blasés peut-être,  
Ah je vous crains sans vous connaître !  
Je vois déjà dans la boutique,  
Le vieil amant du Grec antique  
Qui me contemple de travers,  
Qui m'ouvre un instant, me feuillette,  
Et grommelant, hoche la tête,  
Disant : Ce ne sont que des vers.  
Puis vient un monsieur à lunettes,  
Qui veut un recueil de recettes,  
Pour la culture des choux-fleurs,  
Un magistrat, une portière,  
Un sénateur à mine altièr  
Et quatre graves professeurs.  
Ah ne m'emportez pas de grâce,  
Vos cœurs flétris seraient de glace  
Pour mes romans et mes chansons.  
Je vante l'amour, la jeunesse  
Le printemps, et sa folle ivresse  
Le soleil, les fleurs, les moissons. [...]

UNE ABONNÉE

## ENCORE AU LECTEUR

Les jeunes auteurs à notre époque, ont grand-peine à se faire jour. Notre but est de leur venir en aide. Aucun journal n'a encore pris loi, intérêt, et c'est pour remédier à cette fâcheuse lacune que nous fondons cette feuille. - Le grand nombre d'auteurs empêche les bons de se faire connaître, - et la publicité est acquise au plus hardi, non au plus méritant. - Le lecteur trop souvent dégoûté par le fatras d'une littérature malsaine n'ose plus lire les œuvres nouvelles, et se déshabitude peu à peu des choses de l'esprit.

Pour mener à bien notre tâche, nous nous sommes imposé d'avance un plan de conduite dont nous ne nous départirons pas. - Et, tout d'abord, nous diviserons nos matières en deux parties distinctes. Dans la première partie, nous parlerons des œuvres littéraires parues dans la semaine. Le seconde fera connaître à nos lecteurs les manuscrits d'auteurs connus, ou même des jeunes auteurs qui ne nous sembleront pas indignes de figurer à côté de noms plus illustres.

1° La critique hebdomadaire comprendra :

Nouveautés littéraires.  
Théâtres.  
Conférences.

2° Les œuvres nouvelles comprendront :

Œuvre inédite en prose.  
Une ou plusieurs poésies.

Seront seuls admis les ouvrages d'une valeur littéraire incontestable ; nos lecteurs peuvent être assurés de rencontrer toujours dans notre choix des œuvres dignes de leur approbation.

LES REDACTEURS.



Léon Deschamps (1863-1899) n'a pas été oublié : Sauzé-Vausssais lui a attribué une rue, la Rue Léon Deschamps, aux portes du bourg, dans le hameau de Limage - *L'image* eut été visionnaire pour cet amoureux des arts. Sauzé-Vausssais n'oublie pas non plus l'œuvre de son enfant en baptisant «Impasse de la Plume» l'accès à trois maisons, dans le nouveau lotissement situé en prolongement de la rue Léon Deschamps.

Léon Deschamps, quitte la communale à 12 ans. A 14 ans il est apprenti cuisinier à Poitiers. En 1878, il a 15 ans et « monte » à Paris où il prépare et réussit le concours de secrétaire de commissaire de Police. Léopold Goirand, futur député républicain des Deux-Sèvres, fait entrer son « pays » à La Gazette du Palais qu'il avait fondée en 1881. Léon Deschamps place de nouveaux exemplaires : un emploi modeste qui lui permet cependant de côtoyer des journalistes et dénicher quelques relations importantes. Un emploi qui préfigure la suite de sa carrière ; le jeune homme est doué, opportuniste, bon vendeur.

Il se fait romancier et poète, publiant quelques ouvrages à compte d'auteur, dont *Le Village* en 1888 mettant en scène Montjean et le château de Londigny.

L'homme de lettres s'inspire de *la Plume* fondée en 1878 par Jean de la Leude, pour créer une nouvelle revue littéraire *La Plume* dont le premier numéro paraît le 15 avril 1889. Afin de soutenir les jeunes talents, en leur permettant de publier, d'exposer, de se faire connaître. Ce sont les collaborateurs même de Léon Deschamps raconteront la Plume... On ne peut pas mieux faire ?

C'est un pays, et un collaborateur, Alix Jean, né en 1857, qui retracera avec précision dans la même revue le parcours de son ami sauzéen.

Il restait à compléter à minima la généalogie de Léon Deschamps, retracer les mouvements de la famille, et rassembler de nouveaux éléments. Découvrir Léon Deschamps, jeune talent aventureux, très tôt en marche sur la route du succès, c'est inmanquablement penser à Chassinò, à Yves Rabault, Marffa la Corse, et combien d'autres « dont la valeur n'a pas attendu le nombre des années ».

Léon Deschamps disparaît le 28 décembre 1899 à Paris. Il laisse une épouse aimée, Claire Anna Rosa Grigny, et une petite fille adorée, Charlotte Aurélie Claire.